

L' image d'un réel dérangeant et tristement neutre de la non-existence - l'écriture minimaliste de Nicole Malinconi



Joanna Pychowska

Université Pédagogique de Cracovie, Pologne

jpychow@up.krakow.pl



Reçu le 11.11.2014/ Évalué le 05.06.2015/ Accepté le 28.09. 2015

Résumé

Nicole Malinconi, écrivain contemporain belge francophone, présente dans son œuvre la réalité quotidienne d'un homme ordinaire. Dans notre article nous analysons deux livres de l'auteur : *Au bureau* (2007) et *Si ce n'est plus un homme* (2010). La solitude, le manque de communication, le désespoir accompagnent l'homme dans cette société déshumanisée. Le style minimaliste de l'auteur, où domine la litote, rend parfaitement bien l'atmosphère de tristesse et de danger de ce monde absurde du néant, des fous qui est le nôtre.

Mots-clés : littérature contemporaine belge francophone, réalité quotidienne, aliénation, écriture minimaliste

Image of the disturbing, dull and sadness reality of the world of nihilism - the minimalistic writing of Nicole Malinconi

Abstract

Nicole Malinconi, a contemporary francophone Belgian writer, presents in her works everyday reality of ordinary man. The article offers an analysis of two novels in which loneliness, lack of communication and despair are a constant part of contemporary dehumanized life. Minimalistic style, in which litotes dominates, perfectly conveys sadness and dread of the absurd world of nihilism, the world of madmen which is in fact our world.

Keywords : Contemporary Belgian literature, everyday reality, alienation, minimalistic style.

Le 18 janvier 2008, Nicole Malinconi a adressé une lettre-réponse à l'article de M. Jean-Frédéric Delière « Michelle Martin : le livre scandale », paru dans le numéro du 16 janvier 2008 du *Soir Magazine*, de Bruxelles. Elle y a écrit :

[...] la décence de l'écriture consiste, non pas à coller aux faits, ni à détruire quelqu'un, ni non plus à garantir le « penser correct », mais à tenter de se tenir à la hauteur du réel, aussi terrible soit-il. Peut-être n'avez-vous jamais éprouvé que le réel

des humains comporte aussi sa part d'inhumain, et que l'inverse est vrai également. Que l'on ne peut écrire (ni sans doute vivre, au sens le plus fort) sans tâcher de discerner cela (Malinconi, 2008).

Nicole Malinconi, écrivain belge aux origines doubles (père italien, mère wallonne), a accepté de voir et écouter Michelle Martin, l'ancienne femme de Marc Dutroux, une fois par mois, durant une année. À la suite de ces entrevues à la prison, elle a écrit le livre dans lequel elle sonde ce qui peut faire basculer un être humain dans l'inhumanité la plus consternante et pose cette question dérangement : « Si Michelle Martin n'est pas folle, où commence et où finit la normalité ? » (Verdussen, 2008 : VIII). D'autre part, l'auteur avoue dans une des interviews : « [...] dans mon travail d'écriture, je suis davantage attirée vers le non-dit. [...] je suis attentive aux côtés imparfaits de l'existence, aux ratages de la vie » (Sommers, 2004 : 34).

Cet article ne traitera pas de l'ensemble de l'œuvre de cet écrivain belge contemporain (né en 1946). Nous nous attarderons plus longtemps sur deux de ses derniers livres, à savoir : *Au bureau* (2007) et *Si ce n'est plus un homme* (2010). Le problème qui nous intéresse c'est l'image que Nicole Malinconi donne de la réalité quotidienne d'un homme ordinaire contemporain, son aliénation grandissante, sa solitude causée d'une part par sa difficulté à dialoguer et d'autre part par la deshumanisation inexorable de nos sociétés et de notre monde.

Nicole Malinconi a débuté en littérature assez tard, à 38 ans, avec *Hôpital silence*, paru chez J. Lindon aux Éditions de Minuit et préfacé élogieusement par M. Duras. Ce premier livre se nourrit de l'expérience personnelle de l'auteur : Nicole Malinconi a travaillé pendant plusieurs années (de 1979 à 1984) comme assistante sociale à la Maternité provinciale de Namur. Dans une écriture toujours sobre, dépouillée mais en même temps vraie, qui caractérisera dès lors toute son œuvre, elle montre le monde hospitalier. D'un côté les femmes qui attendent, dans le silence et la souffrance et de l'autre l'institution hospitalière, présentée comme « la machine à annihiler l'être » (Zumkir, 2004 : 76). Aucun dialogue n'y est possible.

Avant d'analyser ces deux livres, il nous semble important de mentionner en bref sa « trilogie implicite » (EID, 2009 : 109), livres au caractère largement autobiographique, *Nous deux, Da solo, À l'étranger*. Dans *Nous deux* (1993) N. Malinconi confronte une mère et sa fille, étrangères l'une à l'autre et en même temps extrêmement liées, se cherchant désespérément et ne se retrouvant jamais. Les cris et les silences se succèdent dans les voix narratives multiples : je, elle, on, vous, nous. Pourtant c'est le « on » impersonnel qui domine. L'hôpital dans sa dimension inhumaine y apparaît encore une fois : la mère mourante, perdue dans l'hôpital, n'est plus de nulle part (cf. Piret, 2006 : 51). *Da solo* (1997) est le livre du père vieillissant qui dans un dialogue intérieur

« confesse » sa solitude. Il est un éternel étranger, même dans sa propre maison, un triste Juif errant qui s'enfonce dans les souvenirs, dans les bribes de mémoires pour supporter son présent solitaire. Dans *À l'étranger* les trois personnages, mère, père et fille se retrouvant en Italie, pays natal du père, deviennent étrangers les uns aux autres, et encore plus par rapport à leurs voisins, leurs connaissances et toute la société. Ils sont tous tragiquement seuls, ne retrouvent plus leur « habitus »¹. « C'est à travers ce changement [de pays] qu'apparaît leur étrangeté à eux, entre eux, celle du père devant elles deux, devant un travail qu'il ne réussit pas, celle des époux divorcés remariés bannis par Dieu, celle de la narratrice elle-même devant ce que l'on pourrait appeler la loi de la vie » (MFR, 2003 : 2). Les trois personnages sont « cassés ».

Dans les trois livres nous retrouvons le même motif conducteur, à savoir, la crise des identifications personnelles, de conscience de soi, mais aussi « le malaise de la société contemporaine » (Piret, 2009 : 8). Les personnages cherchent encore quelques remèdes à leur situation : pour la mère ce sont les mots, leur pouvoir. Dans *Nous deux* la mère et la fille se parlent encore, même si ce dialogue est boiteux et violent. La mère lègue à sa fille ses mots « et montre à l'enfant, dis à l'enfant les mots qui tiennent à ce qu'on fait ; laisse-lui ça de toi, les mots » (Malinconi, 1993 : 52). Le père de *Da solo* trouve le remède dans l'ailleurs, les voyages et la littérature, tandis que la petite narratrice de *À l'étranger* est toute contente d'avoir retrouvé le mot « juste » en italien, devant toute la classe : elle se sent, pour la première fois, des leurs.

Le style de la trilogie est toujours fragmenté. « Elle livre des parcelles de phrases et des fractions de vie. Son œuvre est morcelée comme son écriture est polyglotte, hybride. Tout au plus, parfois elle pratique le montage » (Zumkir, 2004 : 61). C'est toujours le réel qui est sa matière, « le réel de l'être, son irréductibilité et de la vie » (Zumkir, 2004 : 58). Elle fait « du documentaire qui frôle la fiction » (Zumkir, 2004 : 57). Souvent elle introduit les mots, les expressions, « le parler » (Zumkir, 2004 : 58) des personnages. Dans son discours à l'Université Catholique de Louvain, à la Chaire de Poétique, N. Malinconi avoue que sa source d'écriture « c'est cette perte fondamentale dans la vie des gens, inscrite dans la langue qui fait notre lot commun. Écrire c'est cela, de là, au plus près, sans le tragique » (Malinconi, 2006 : 64). Le pronom « on » domine partout dans ses textes. Les critiques parlent à ce propos de « l'effet de 'on', le lecteur ne s'identifie plus au personnage mais à une position » (Piret, 2006 : 49), le personnage est comme effacé, aboli, « neutralisé ».

En exergue du roman *Au bureau*, N. Malinconi a mis deux citations : « ...Travailler pour se passer l'envie de ne plus travailler qui mène à regretter de n'en plus avoir envie » (Malinconi, 2007² : 7), de Robert Pinget et celle de Nathalie Sarraute³: « Mais ils ne demandaient rien de plus, c'était cela, ils le savaient, il ne fallait rien attendre, rien demander ; c'était ainsi, il n'y avait rien de plus, c'était cela, *la vie* » (B, 7). Le lecteur

est donc averti, dès le début, que la philosophie du néant, de la non-vie dominera dans le livre. Malinconci parle des gens tout à fait ordinaires, qui se croisent tous les jours et qui paradoxalement, ne se connaissent pas, ne communiquent presque pas. Ils échangent des banalités, jamais de confidences. L'écrivain situe l'action du roman au bureau mais il explique que cela pourrait se passer dans n'importe quelle institution. Ayant travaillé comme fonctionnaire pendant plusieurs années, Nicole Malinconci a bien connu ce milieu. Elle en parle, se servant comme d'habitude de cette écriture « dégraissée jusqu'à l'essentiel » (M.V., 2007 : II). La litote est sa forme préférée⁴, néanmoins il ne faut pas oublier que c'est aussi la forme naturelle de l'ironie parce que la litote signifie beaucoup en disant peu et l'ironie veut non pas tant exprimer que suggérer (Jankélévitch, 2005 : 80, 87). Pourtant la langue de N. Malinconci nous fait penser également à la langue de bois, la novlangue dont se servent les politiciens, les fonctionnaires - ce qu'ont remarqué judicieusement P. Bourdieu et L. Vacquant :

Des militants qui se pensent encore progressistes ratifient à leur tour la novlangue américaine quand ils fondent leurs analyses sur les termes « exclusion », « minorités », « identité », « multiculturalisme ». Sans oublier « mondialisation ».

Dans tous les pays avancés, patrons et hauts fonctionnaires internationaux, intellectuels médiatiques et journalistes de haute volée se sont mis de concert à parler une étrange novlangue dont le vocabulaire, apparemment surgi de nulle part, est dans toutes les bouches : « mondialisation » et « flexibilité » ; « gouvernance » et « employabilité » ; « underclass » et « exclusion » ; « nouvelle économie » et « tolérance zéro » ; « communautarisme », « multiculturalisme » et leurs cousins « postmodernes », « ethnicité », « minorité », « identité », « fragmentation » etc. (Bourdieu, Vacquant, 2000).

Le livre se présente sous forme d'un cahier de Jean, un des fonctionnaires du bureau qui à l'annonce de son « départ volontaire » a décidé d'écrire « [...] pour tâcher de ne plus rien perdre de ce qui arrive [...] ; il n'était peut-être pas trop tard. » (B, 13). Pourtant Jean ne dit jamais « Je », le cahier est écrit tantôt en discours indirect libre, à la 3e personne, tantôt en mots rapportés, les siens ou ceux des autres. À travers la présentation de ces quelques personnages, ou plutôt à travers quelques mots 'captés' par Jean, le lecteur peut percevoir l'ennui, la tristesse, le désespoir, le néant de cette vie et comprendre pourquoi la communication n'y passe pas. Voilà comment Jean voit son lieu de travail :

Bâtiments ou plutôt, blocs. Tous les quatre pareils. Et en plus, communicants, avec tous les passages vitrés et les passerelles entre eux. On peut circuler d'un service à l'autre sans sortir dans la rue » (B, 9). « La nuit, les blocs restent éclairés à l'intérieur ; c'est une lumière blanche de salle d'opération. [...] On voit les bureaux cloisonnés,

collés les uns aux autres comme des cubes, chacun avec sa table d'ordinateur, sa plante [...] (B, 14).

Il n'est pas difficile d'y voir la ressemblance volontaire avec la prison (« cellules »), la non-vie (« lumière blanche », « salle d'opération »). Dans le livre deux expressions antiphrastiques se répètent, provoquant un sourire amer de Jean ainsi que celui du lecteur : « départs volontaires », pour éviter le mot 'chômage' et « la grande famille », pour parler de tout le personnel de l'institution. Jean écrit dans son cahier : « Grande famille, ils ont beau dire grande famille, on ne se connaît même pas entre nous » (B, 10). Le pronom « ils » est ici également très signifiant : les chefs n'ont pas de nom. Il n'y a donc pas de responsables ! La phrase « [n]ous entrons dans une année charnière » (B, 37) prononcée par le président dans le discours de nouvel an semble bizarre à Jean : « [m]anière étrange de parler des départs volontaires » (B, 38), se dit-il. Toutefois la déshumanisation est bien présente dans cette réunion 'solennelle' : ce n'est plus l'homme qui parle, mais « dit la voix », « conclut la voix », « les voix s'enhardissent, elles montent », « on voit les bouches remuer et s'ouvrir » (B, 38, 39). D'autre part, c'est le pronom « on » qui domine, comme d'habitude, dans le texte de N. Malinconci.

La cellule « RP » (relations publiques) donne un autre exemple 'pervers' de l'organisation artificielle du bureau. « Ils ont créé un réseau de télévision interne. Pour visualiser la vie collective des services, ils ont dit. [...] ce n'est assurément pas la vie collective qu'ils veulent visualiser, conclut Jean » (B, 51). Dans son cahier, Jean parle de quelques collègues : la belle Domi, objet des vains soupirs de Jean ; Suzanne qui n'arrive pas à suivre toutes les nouveautés logicielles de travail et qui « va encore tomber en dépression, comme d'habitude, si ça continue » (B, 31) et pleure son petit chat ; Jeanne fait la vaisselle, elle a mal aux jambes ; Robert, travaille aux archives, dans le sous-sol et n'a pour sa compagnie que la radio, les biscuits et la mère malade à la maison ; Margot qui avoue à Jean sa 'faute' d'il y a 20 ans « - Rien que finir cette journée, dit Margot, si tu ne t'étais pas arrêté... » (B, 65) ; Louise, « [c]elle qui boit ne boit plus » (B, 117) ; et finalement Joël qui se suicide : sa solitude, les quelques signes du futur désastre, « son regard comme une absence » (B, 40) - personne ne les a compris à temps (« - L'occasion, on la laisse passer, quelquefois, dit Jean » (B, 115)) . Tandis que le poste de téléphoniste sans téléphone de Joël, nous semble comme venu directement du monde absurde de Ionesco et Beckett ! - : « le voilà, vers la mi-journée, vide d'occupation, aux prises avec l'engourdissement du vide » (B, 77). La terrible machine du système bureaucratique a happé tout le personnel dans ses rouages, on n'y raisonne plus, « [o]n ne sait rien de personne, écrit Jean dans son cahier [...] on se connaît juste par ses heures de service » (B, 40). Jean est conscient de l'indifférence, de la froideur de tous (y compris la sienne ?) : « Mais au fond, qui voit-on ? » (B, 118). L'empathie n'a pas de place dans ce monde. Les seules fois que les gens s'intéressent

aux autres c'est quand « [o]n lance un bruit. Une fois lancé, le bruit ne s'arrête plus ; on le laisse courir » (B, 71) et ensuite cet impersonnel, impassible « on » travaille à le faire répandre partout. Les gens ont peur d'être licenciés ?, de devoir changer leurs vies ? N. Malinconci nous donne une vision très pessimiste de notre société mais tellement vraie ! Pourtant l'auteur ne désespère pas. Il laisse un peu d'espoir dans les paroles de Jean qui se pose la question : « Jean note les nouvelles dans son cahier. Est-ce bien tout ce qui arrive ? ajoute-t-il, est-ce bien là toutes nos vies ? » (B, 50), comme s'il avait des doutes sur cette vie plutôt vide, dans laquelle « le dedans » c'est le dedans du bureau d'où on ne sort presque plus (cf. B, 68). C'est en 1998 que Pierre Bourdieu écrivait déjà :

Le programme néolibéral, qui tire sa force sociale de la force politico-économique de ceux dont il exprime les intérêts - actionnaires, opérateurs financiers, industriels, hommes politiques conservateurs ou sociaux-démocrates convertis aux démissions rassurantes du laisser-faire, hauts fonctionnaires des finances, d'autant plus acharnés à imposer une politique prônant leur propre dépérissement que, à la différence des cadres des entreprises, ils ne courent aucun risque d'en payer éventuellement les conséquences -, tend globalement à favoriser la coupure entre l'économie et les réalités sociales, et à construire ainsi, dans la réalité, un système économique conforme à la description théorique, c'est-à-dire une sorte de machine logique, qui se présente comme une chaîne de contraintes entraînant les agents économiques (Bourdieu, 1998).

Dans le roman *Au bureau* c'est justement cette « machine logique » qui gouverne.

Le deuxième livre que nous voulons présenter s'intitule *Si ce n'est plus un homme*. Ce titre est, comme le précise l'auteur (ou l'éditeur ?), « [e]n référence évidente au titre du livre que Primo Levi a écrit après sa déportation à Auschwitz, *Si c'est un homme*. » (Malinconci, 2010⁵ : 61). Le livre est composé de 20 petits chapitres-reportages et d'un Préambule, précédé celui-ci d'une phrase de Dante, de *L'Enfer XXI, 48* : « Qui non ha luogo il Santo Volto ! » (H, 5). Dans l'introduction (Préambule) N. Malinconci joue sur la signification du mot « défigurer » (« défiguration », « défiguré »). L'homme a été, dans les deux guerres mondiales, défiguré « bien au-delà du visage [...] tout entier, jusqu'à l'innommable » (H, 12). Néanmoins c'est aujourd'hui, écrit l'auteur, que l'homme est encore plus défiguré. Sans guerre déclarée.

Il s'agit maintenant d'une autre sorte de guerre, ne reconnaissant donc pas de victimes, n'en voyant pas. [...] il ne s'agirait finalement plus que d'un système lui-même, de son ordre. [...] Le programme ordonne la vie des humains, leur personne ; il les façonne, il les transforme en éléments de production, en agents de fabrication aussi bien qu'en machines à consommer [...] (H, 12/13).

Dans sa critique du système de la société contemporaine l'auteur va encore plus loin, en soutenant l'idée que cette défiguration peut toucher aussi « les mots des hommes

et menacer leur pensée » (H, 14). Les mots : défiguration, système, ordre, programme, répétés plusieurs fois constituent donc des éléments de notre enfer du XXI^e siècle , semble suggérer N. Malinconni, s'inscrivant bien dans la ligne de pensées de P. Bourdieu :

La diffusion de cette nouvelle vulgate planétaire – dont sont remarquablement absents capitalisme, classe, exploitation, domination, inégalité, autant de vocables péremptoirement révoqués sous prétexte d'obsolescence ou d'impertinence présumées – est le produit d'un impérialisme proprement symbolique. Les effets en sont d'autant plus puissants et pernicieux que cet impérialisme est porté non seulement par les partisans de la révolution néolibérale, lesquels, sous couvert de modernisation, entendent refaire le monde en faisant table rase des conquêtes sociales et économiques résultant de cent ans de luttes sociales, et désormais dépeintes comme autant d'archaïsmes et d'obstacles au nouvel ordre naissant, mais aussi par des producteurs culturels (chercheurs, écrivains, artistes) et des militants de gauche qui, pour la grande majorité d'entre eux, se pensent toujours comme progressistes (Bourdieu, Vacquant, 2000).

Dans 20 petits chapitres, de quelques pages chacun, l'auteur nous fait voyager dans les différents endroits du monde où l'homme est défiguré. Il ne juge jamais, il montre, en excellent « journaliste », les faits, rapportant parfois les mots des gens, leur raisonnement et faisant souvent contraster les deux mondes : celui des défigurés et celui des défigurants. Par exemple quand il décrit ces cages flottantes de thons, près de Malte, auxquelles s'agrippent les pauvres réfugiés d'Afrique, « [...] on voit juste de petites formes, comme des anomalies, des accidents, pourrait-on dire, se détachant du mouvement lisse et quasi circulaire du rebord » (H, 20). Pourtant quelques lignes plus loin le lecteur lit le projet de bâtir des hôtels de grand luxe « [...] flottants en mer, proches des côtes, d'un standing encore supérieur. C'est là une nouvelle priorité » (H, 20). Il n'est donc pas étonnant que le capitaine avoue : « [c]'étaient les hommes ou les poissons, le bateau ne pouvait pas supporter les deux ensemble. Je ne pouvais pas risquer ma précieuse cargaison » (H,16). Le lecteur fait le voyage à Bucarest où on voit les publicités des casinos, des salons des massages et d'érotisme, des banques - et dans les rues les enfants abandonnés, en bandes, oubliés, partageant le sort des chiens. Sur la route vers Calais - Angleterre, nous voyons des « immigrants inconnus », venant d'Afghanistan, d'Irak, d'Iran, de Thaïlande, retrouvés morts, écrasés par les camions ; comme d'ailleurs ce jeune Polonais, mort inconnu, lui-aussi, en Sicile, durant son travail d' « esclave », en ramassant des tomates (cf.H, 99) ; des sans-papiers (cf. H, 109-116), des Mother Banks⁴⁶ (cf. H, 101-107). Dans d'autres chapitres l'auteur soulève le problème des entreprises fermées, des gens qui se retrouvent tout d'un coup au chômage, ce qu'on leur annonce dans une langue pervertie, périphrastique - la novlangue : « l'entreprise se voit dans l'obligation de désactiver une relative proportion de main-d'œuvre »

(H, 39), en conséquence de quoi ils deviennent des « demandeur[s] d'emploi » (H,39) (non pas des chômeurs !) et font (comme ceux de *Au bureau*) « des départs volontaires » (H, 152) . On n'est plus des humains, mais des mains ou « la masse salariale à réduire » (H, 151). Pourtant les jeunes Chinois se tuent au travail, au sens exact du mot : quand ils ne supportent plus la loi imposée par des « rouages de la machine à produire » (H, 165), ils se suicident. « Maintenant, on ne dit plus se tuer au travail. Certains le font » (H, 165), écrit N. Malinconi dans son style minimaliste.

Le chapitre au titre éponyme du volume, « Si ce n'est plus un homme », évoque l'exposition « Les Mondes du corps » du docteur Gunther von Hagens laquelle a fait le tour du monde et qui présente des « spécimens humains authentiques » (H, 63) : le corps humain « traité, écorché, entaillé et même ouvert comme on ouvre le moteur » (H, 63). L'auteur se demande « [c]omment un humain vivant peut-il en regarder un autre, mort, en le considérant comme un spécimen ? » (H, 67). La question, comme d'habitude chez N. Malinconi, reste sans réponse, mais suscite pourtant une terrible réflexion sur l'homme vivant, « humain » qui se métamorphose, assez vite, en « spécimen », donc en élément, chose dans notre époque. La communication, le dialogue dont l'importance a été tellement revendiquée par les philosophes du dialogue, comme par exemple Lévinas, Morin, Ricoeur, Tischner... Et tant d'autres sont absents. Comment vivre dans un monde où un bébé de quelques mois est déjà exposé aux images de la TV, « comme gavé d'un temps plein, écrasé » (H, 73), tout seul, mais pis encore - ne souffrant plus de cette solitude !

Le dernier chapitre est intitulé « Mortel silence ». L'écrivain y pose plusieurs questions, au mode conditionnel, parce que « parler est ce qui reste » (H, 169), remarque-t-elle (on dirait les personnages de Beckett !). D'autre part, ce « il » qui interroge :

Et s'il parlait de l'intérieur, l'entendrait-on ? s'il disait encore quelque chose, des mots encore vivants, quelques mots non morts [...] (H, 167) ; « s'il disait encore que, eux, il ne voudrait pas leur ressembler ni finir comme ils finissent, endormi sans le savoir [...] avec une idée [...] d'arriver à faire quelque chose de supérieur, de capital, qui vous délivrerait de l'immobilité et de la torpeur, qui vous rendrait unique, qui vous ferait être quelqu'un, enfin ; et ceux qui ne lui ont jamais parlé verraient, il leur en laisserait juste le temps [...] (H, 169),

nous rappelle le Béranger de *Rhinocéros*, de la pièce de Ionesco, avec cette différence majeure que le personnage de Ionesco reste homme, se révolte et refuse le monde totalitaire, il est prêt à défendre l'humanité même tout seul, tandis que le « il » de Malinconi hésite, il fait des suppositions, pour conclure par une vision de l'humain « écrasé » : « s'il criait [...] l'entendrait-on, avant qu'il apparaisse à une fenêtre de façade, avec son arme à feu ? Avant qu'il tire ? Ou se jette ? » (H, 169/170). Encore une

fois la parenté avec le monde absurde de Ionesco nous vient à l'esprit, cette-fois-ci avec celui des « énigmatiques » *Chaises*.

A la fin de chaque chapitre la narratrice précise la date et le lieu du « reportage », de sorte que le texte paraît plus véridique.

Notre court parcours à travers quelques livres de N. Malinconi, montre qu'elle dénonce le monde moderne de l'économie de marché où règne l'étrangeté, la solitude, l'impassibilité. Elle donne à voir une société où les relations, la communication - qu'il s'agisse du « dit » ou du « dire » de Lévinas (cf. Lévinas, 1982 : 82, 83) - ont disparu. La chosification, la neutralisation, cette ontologie sans morale (selon Lévinas), se poursuivent. Le système a vaincu. L'homme est cassé. Même la langue ne joue plus son rôle de communication, « il y a la faille dans la langue où du silence persiste, où les mots ne servent pas, cessent d'être des outils à communiquer, où ils laissent plutôt entrevoir ce qui au fond ne peut se dire » (Malinconi, 2006 : 68). N'oublions pas que la litote, sa forme préférée, proche de l'ironie exprime l'extrême conscience et devance toujours le désespoir (cf. Jankélévitch, 2005 : 33, 35). On n'est pas loin du monde des fous.

Bibliographie

- Bourdieu, P. Vacquant, L. 2000. « La nouvelle vulgate planétaire ». In : www.monde-diplomatique.fr/2000/05/Bourdieu/2269 [consulté le 13.08.2014].
- Bourdieu, P. 1998. « L'essence du néolibéralisme ». In : www.monde-diplomatique.fr/1998/03/Bourdieu/3609 [consulté le 13.08.2014].
- EID, E. 2009. *L'écriture au Féminin et le Rapport Mère-Fille dans le Roman Belge*. Baadda : Université Antonine.
- Jankélévitch, V. 1964. *L'Ironie*. Paris : Flammarion.
- Lévinas, E. 1982. *Éthique et Infini*. Paris : Fayard.
- Malinconi, L. 2010. *Si ce n'est plus un homme*. France : l'Aube.
- Malinconi, N. 2008. « Réponse à l'article du Soir Magazine », 'Michelle Martin : le livre scandale !' In : MLCP 354.
- Malinconi, L. 2007. *Au bureau*. France : l'Aube.
- Malinconi, N. 2006. Écriture du réel . In : G. Michaux (dir.), *Roman-récit*. Louvain : Lansman Editeur, p. 55-71.
- Malinconi, N. 1993. *Nous deux*. Bruxelles : Les Éperonniers.
- MFR, 2003. « Malinconi, 'À l'Étranger' », *La Libre Belgique* 19 septembre, p. 2.
- M.V. 2007. « Au bureau », *La libre Belgique* 30 Novembre, p. II.
- Piret, P. 2009. Préface. In : E. EID, *L'écriture au Féminin et le Rapport Mère-Fille dans le Roman Belge*. Baadda : Université Antonine, p. 7-9.
- Piret, P. 2006. Présentation de Nicole Malinconi. In : G. Michaux (dir.), *Roman-récit*. Louvain : Lansman Editeur, p. 47-54.
- Sommers, A.F. 2004. « On est toujours à côté de ce qu'on voudrait », *Confluent* 330, p. 34.
- Verdussen, M., 2008. « Comment en arriver là ? », *La Libre Belgique*, Vendredi 25 janvier I. VIII.
- Zumkir, M. 2004. *Nicole Malinconi. L'écriture au risque de la perte*. Bruxelles : Luce Wilquin.

Notes

1. Selon Pierre Bourdieu l'habitus est un instrument de l'intériorité qui donne à l'individu l'impression de faire acte de création, de liberté et d'imprévisibilité, alors que ses actes sont socialement liés aux conditions de constitution de l'habitus
2. Le sigle B dans la suite de notre article.
3. Nathalie Sarraute se rapporte assez souvent à ces deux écrivains - à part Beckett et, naturellement, M. Duras, son maître avoué.
4. Mother Banks ou autrement La banque de mères, il y s'agit de jeunes femmes de Russie, Ukraine, Moldavie, Ouzbécistan qui vendent leurs services comme « mères porteuses ou donatrices d'ovocytes » (H, 103). On peut les contacter par internet.